

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Nécrologie. Conte

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, p. 226-233

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

NECROLOGIE

CONTE

Depuis vingt ans, Emile Barraton, notre collègue, rédigeait les articles nécrologiques du *Bulletin Pédagogique*, publication mensuelle à l'usage des membres du corps enseignant de l'un et l'autre sexe.

Cette rubrique, il ne l'avait pas sollicitée. Il n'éprouvait aucune délectation morose à célébrer le trépas de ses anciens camarades. Un jour, l'inspecteur en chef aux abois lui avait dit :

— Barraton, faites-moi donc un papier sur Mlle Yolande Achard. Je vous laisse le soin de la documentation. Une page suffit.

Or, il n'y avait absolument rien à dire sur cette institutrice émérite qui avait enseigné comme les lapins mangent de l'herbe.

Ce fut le triomphe de Barraton. Avec des artifices de style, il réussit à présenter son personnage d'une façon avantageuse, sans ajouter à son néant. Un mauvais plaisant jeta cette pointe :

— Voilà un chef-d'œuvre. C'est l'ornement du vide !

Il ne restait qu'à exploiter cette veine. Dès lors, Barraton s'occupa des morts — sans oublier les vivants. Par anticipation, il préparait à ces derniers un éloge funèbre circonstancié. Leur compte était à jour, si l'on peut dire, car la fiche personnelle dont il les avait dotés pouvait s'utiliser à l'improviste. Le texte, déjà composé à l'imparfait, avait l'avantage de passer, sans retouches importantes, à l'imprimerie en cas de décès subit.

Par un raffinement de collectionneur, Barraton accompagnait ses notices d'une photo qu'il se procurait avec des ruses de Sioux.

Quand on s'étonnait de ses improvisations, il prenait un air modeste et se gardait bien de dévoiler son secret. Il avait le tact de ne pas nous indiquer la place que nous

occupions dans son macabre fichier. Cette manière saugrenue de supprimer l'avenir et de devancer notre destin nous eût semblé une plaisanterie d'un goût douteux.

Lorsqu'il mourut, brusquement emporté par une fièvre maligne, j'héritai de son fichier et je pus constater par ma propre fiche l'étendue de ses renseignements. Mais c'est en vain que je cherchai la sienne. Il n'avait pas prévu sa disparition, cet homme trop consciencieux.

Au moment de retracer l'activité de ce maître, je mesurai la difficulté de l'entreprise, et à quel point ses précautions lui rendaient service. Barraton, surnommé « Painsec » par ses élèves, me restait une énigme, bien qu'il eût vécu dans mon voisinage. Il était resté célibataire et je me demandais quels êtres avaient pénétré dans sa vie.

J'étudiai sa photographie. J'examinai avec attention le front, les yeux, la bouche de ce portrait, curieux de toute la vie arrêtée en un instant, du monde de pensées qu'en ces traits, l'observateur essayait de lire. Certes, ce souvenir pouvait me livrer quelques apparences d'un caractère, les grandes lignes d'un tempérament. Mais ce personnage qui s'offrait sans calcul me restait terriblement étranger et je sentais que jamais, avec ce simple document, je ne toucherais son âme.

J'évoquais son visage. Maintes fois, j'avais analysé des faces vivantes avec cette gourmandise du mystère que je ne songeais pas à réprimer. Etaient-ils, comme on le prétend, d'exacts miroirs que le premier venu interprète ? J'aurais pu le croire si j'avais accepté les jugements définitifs que me suggérait ma légèreté ou l'appréciation passionnée de mon entourage. Nous avons l'habitude de simplifier les problèmes. Les hommes tantôt nous indisposent en blessant notre susceptibilité, tantôt nous conquièrent au moyen d'impondérables attraits. L'amour, la haine obéissent à des lois obscures, et nous devinons qu'un incident anodin pourrait modifier nos élans, renverser l'ordre de nos sentiments, tant les manifestations de notre cœur sont chargées d'impurs détours qui les rendent suspectes. Les vrais motifs de nos démarches, nous les masquons, ou bien ils nous échappent, parce que nous préférons ne pas nous les avouer !

Pourrais-je tirer quelques renseignements d'une analyse graphologique ? Là encore, une déception m'attendait.

Non seulement Barraton avait changé plusieurs fois d'écriture au cours des ans, mais selon qu'il prenait des notes, corrigeait ses cahiers ou s'adressait à ses correspondants, je constatais des modifications profondes.

Ce Barraton si uniforme, si terne, à l'abord si froid, se révélait plus divers que je ne le supposais et cette énigme piquait mon amour-propre de chroniqueur. Pour étendre mon information, je fis passer la note suivante dans l'Annuaire des Anciens Elèves :

« Le soussigné recevrait avec plaisir les témoignages des anciens élèves sur M. Pierre Barraton, leur maître dévoué, trop tôt enlevé à leur affection. »

Les lettres affluèrent. A dépouiller ce courrier, ma perplexité redoubla. Portés sur le même homme, ces témoignages exprimaient avec sincérité les affirmations les plus contraires. Comme un peintre procède par touches successives et juxtaposées pour établir un portrait, je me mis à classer ces esquisses, afin que de leur rapprochement surgisse, aussi fidèle que possible, l'image de cet éducateur.

« Je vous l'avoue sans détour, « Painsec » me laisse un souvenir exécration. Avec une persévérance diabolique, il me prédisait un avenir de raté. Je suis médecin, je gagne honorablement ma vie, et je ris encore de la perspicacité de ce prophète ! »

« Dans mes heures noires, « Painsec » fut pour moi le maître compréhensif et charitable. Il m'a encouragé, repris, comblé. Ce que je suis, je le lui dois. »

« Pédagogue né, « Painsec » nous étonnait par son calme, sa sérénité, l'étendue de ses connaissances. En sa compagnie, les heures passaient comme l'éclair. Nous disions : « Déjà ! » lorsque sonnait la cloche. »

« Les colères de « Painsec » balayaient la classe comme un cyclone ! Malheur aux paresseux, aux fraudeurs ! Un mot cinglant les clouait au pilori. »

« Quel ennui mortel pesait sur nous lorsque « Painsec », déçu par nos échecs, enseignait avec je ne sais quel air hautain et désabusé. Il suivait son livre et j'avais l'impression que sa science s'arrêtait à la dernière page du manuel. »

« Je n'ai abordé qu'une fois « Painsec » dont vous voulez témérairement chanter les louanges ! Il m'a glacé et je garde le souvenir d'un homme sans cœur. »

« Un jour, je me hasardai à lui rendre visite. Il me reçut avec un sourire. Le temps ne comptait pas pour lui, lorsqu'il se croyait utile. Il me fit les honneurs de sa bibliothèque, ouvrit ses livres d'art. Son enthousiasme était communicatif. Un grand cœur, une intelligence souple, un goût exquis, tel « Painsec » m'apparaît. »

« Son influence était rayonnante. Avec une discrétion pleine de tact, il touchait aux problèmes de notre vie. Certes, « Painsec » n'était pas un bigot. Mais son attitude exprimait le respect, ses commentaires étaient comme des échappées vers le ciel. »

« Ce sceptique moqueur, cet épicurien égoïste, ce « Painsec », puisqu'il faut l'appeler par son nom, étouffait l'idéal. Sans vouloir juger son intérieur, il a borné sa vie aux horizons terrestres. »

Comment concilier ces étranges vues sur un seul homme ? Plus j'amassais de commentaires, plus ma tâche devenait ardue et complexe. Les élèves avaient eu le loisir d'observer de près le même maître, d'entendre les mêmes paroles, de contrôler les mêmes démarches. Par quelle alchimie de l'esprit arrivaient-ils à des résultats aussi divers ?

Une découverte inopinée semblait apporter une lumière dans ces ténèbres. Elle redoubla ma confusion. Parmi les papiers que je triais pour les classer, je mis la main sur un carnet à couverture de toile cirée noire. Barraton y avait gravé au canif le mot : *Nuances*, qui se détachait en blanc sur le fond sombre.

Je l'ouvris avec tremblement et le parcourus. C'étaient des pensées sans dates, jaillies sous le coup d'une émotion, d'un plaisir, d'une déception, d'un remords.

« Que faudrait-il penser d'un adolescent qui, au lieu d'abaisser sur une ligne une perpendiculaire, la ferait monter d'un geste élévatoire spontané ? Nostalgie des étoiles. »

« Je voudrais être aimé. Mais l'amour attache, et la liberté, peut-être, est plus forte en moi que l'amour.

Pénélope et sa toile : elle tissait et détruisait sans cesse son ouvrage. »

« Sens du ridicule. Autrefois, je souffrais lorsque l'inexpérience de ma mère me faisait porter des vêtements mal ajustés. Je croyais être le point de mire de tous les regards. Plus tard, je recherchais l'originalité. Revanche agressive de l'humiliation. »

« Horreur de la foule bruyante, des groupes enrégimentés. La solitude détend et apaise. Dans le même instant : béatitude et poignante sensation d'oubli. Dieu présent comme derrière une paroi de papier. Sécurité. »

« Impatience d'être dérangé. Regret de ne l'être pas. Importunité des plaisirs prolongés. Impression de néant parmi la joie des autres. »

« Il ne suffit pas de flotter à fleur d'eau. Il faut une réserve pour vaincre la tempête. Réserve de foi, de volonté, de calme, de bonté. Tant d'élèves vivent sans ce surplus nécessaire. Ils suivent leur nature, sans que la surnature la corrige, la redresse. Médiocrité et héroïsme. »

« Concerto de Schumann pour piano. N. entend sans écouter ; P., bouleversé par ces accents. Natures fines et grossières. Murs sans échos. La voix se brise sur eux sans retour. Plaisir de réentendre son chant repris par d'autres lèvres, de voir son propre reflet dans le miroir d'une eau qui le reçoit et le rend. »

« Dans un désert, peu importe qu'on soit distrait, qu'on agisse à contretemps. Parmi les hommes, nos oublis chargent autrui, nos retards fatiguent ceux qui attendent.

Prévoir à temps. Agir au bon moment. Deviner et prévenir le geste de demande. Les yeux d'Argus toujours en éveil, pour servir. Habituelle distraction = égoïsme larvé. »

« A quoi bon ! L'homme écrit sur une onde légère : ce qu'il voit de son action. Ce qu'il grave pour l'éternité lui échappe : nuit de la foi. La mémoire de mes élèves est-elle une onde ou un airain fidèle. L'esprit des ténèbres murmure : Onde ! »

« Je voudrais avoir la fidélité du chien. Certains êtres se détachent de moi, ou plutôt, je les écarte inconsciemment. Ils sortent de mon cœur, quittent mon horizon, perdent leur existence. Ma pensée même renonce à les effleurer comme s'ils n'occupaient plus l'espace. Ils sont abolis par un curieux phénomène de substitution. »

« Mon premier geste donne. Le second calcule. Agir au premier temps. »

« J'aime l'ordre, l'harmonie, non par instinct, mais par contrainte. Ma vie : un mouvement corrigé et volontaire. Ce livre que je pose, au hasard, sur la table, et que je reprends, avec une hésitation, pour le remettre à sa bonne place. Signe. »

« Sensation aiguë de ce que je suis, de ce que je tends à devenir. Effroi de tout ce qui manque encore. Limitation par le temps, le langage, les hommes. Timidité sauvage. Perception douloureuse de mes propres refus, de ceux d'autrui. Désir permanent de s'installer dans le provisoire... »

Ici s'arrêtaient les confidences de Barraton.
Je pressentais qu'elles ne touchaient pas aux grandes profondeurs. Elles ne mettaient à jour que les produits

d'un sondage dans les eaux moyennes, pleines de réticences, de précautions, d'élans interrompus.

Il ne me restait qu'à prendre la plume, avec la certitude de ne donner qu'un portrait infidèle, malgré mes sources, tant la physionomie d'un homme varie à la faveur des rencontres, des événements, tant ce qui est fugitif se distingue mal du permanent dans notre activité. Parmi le pullulement des intentions contraires, des gestes ambigus, lesquels reconnaissons-nous comme nôtres ? Le prochain accepte-t-il notre choix ? Son regard est-il plus perspicace que le mien ? Il ignore mes regrets et les circonstances atténuantes, mais l'intérêt ne fausse pas son jugement.

Tel était le cours de mes pensées au moment où je commençai mon ouvrage.

« Nous avons le pénible devoir de vous annoncer la disparition soudaine de notre collègue Emile Barraton. L'activité de cet éducateur ne se résume pas en quelques mots. En lui, tout était nuances, discrétion, retenue. Nous ne pouvions observer que les affleurements d'une vie intérieure extrêmement mobile, comme les crêtes de vagues surgies des profondeurs de son être. Quelle part échappait au contrôle et quelle autre exprimait sa véritable nature, il est difficile de le dire. Parfois, il se livrait avec effusion, puis, comme honteux de cette faiblesse, il prenait ses distances, devenait lointain, au risque de paraître dur.

Ce raidissement que certains interlocuteurs provoquaient, d'autres, mieux accordés à sa nature délicate, ne le percevaient pas. Au contraire, ils participaient à ses enthousiasmes et se trouvaient comme nourris de sa compagnie.

Il aurait voulu communiquer sa ferveur. Ses échecs le décevaient. De se sentir impuissant navrait son âme ardente. Il attendait un écho. L'indifférence qu'il rencontrait parfois le glaçait et le rendait amer. Il aurait voulu entraîner ses élèves à son rythme vif. Lorsqu'ils répondaient à contretemps, il marquait rudement le pas et, par dépit, se dérobaient.

Sans doute, exigeait-il trop de ses disciples dont certains s'irritaient de le sentir comme hors de portée. Les contours un peu flous de sa personnalité désorientaient ceux qui attendent d'un homme en vue un aspect simple

aux plans bien nets. Il faut que la statue pivote dans la lumière pour que le regard l'embrasse d'un seul regard.

Emile Barraton ne possédait pas cette élémentaire nudité. Il offrait l'image d'un être en mouvement, qui corrige sans cesse les improvisations d'une fantaisie passionnée. La ligne qu'il traçait se chargeait de repentirs. Son premier départ, trop emporté, une intervention nouvelle le nuancait, en sorte que rarement son attitude, modérée par d'intérieures restrictions, n'apparaissait à l'état pur. Seul un observateur avisé pouvait déceler cette démarche sinueuse dont les instants semblaient contradictoires. C'est pourquoi son entourage pouvait le trouver à la fois tendre et cruel, familier et distant, bohème et méthodique. Ceux qui l'ont suivi de plus près notaient avec émotion les angoisses de son inquiet cheminement et sa fidélité à répondre aux appels d'un idéal aux exigeantes purifications. »

Edgar VOIROL